B. 1re

N° 517

# Le Triomphe de l'Humanité

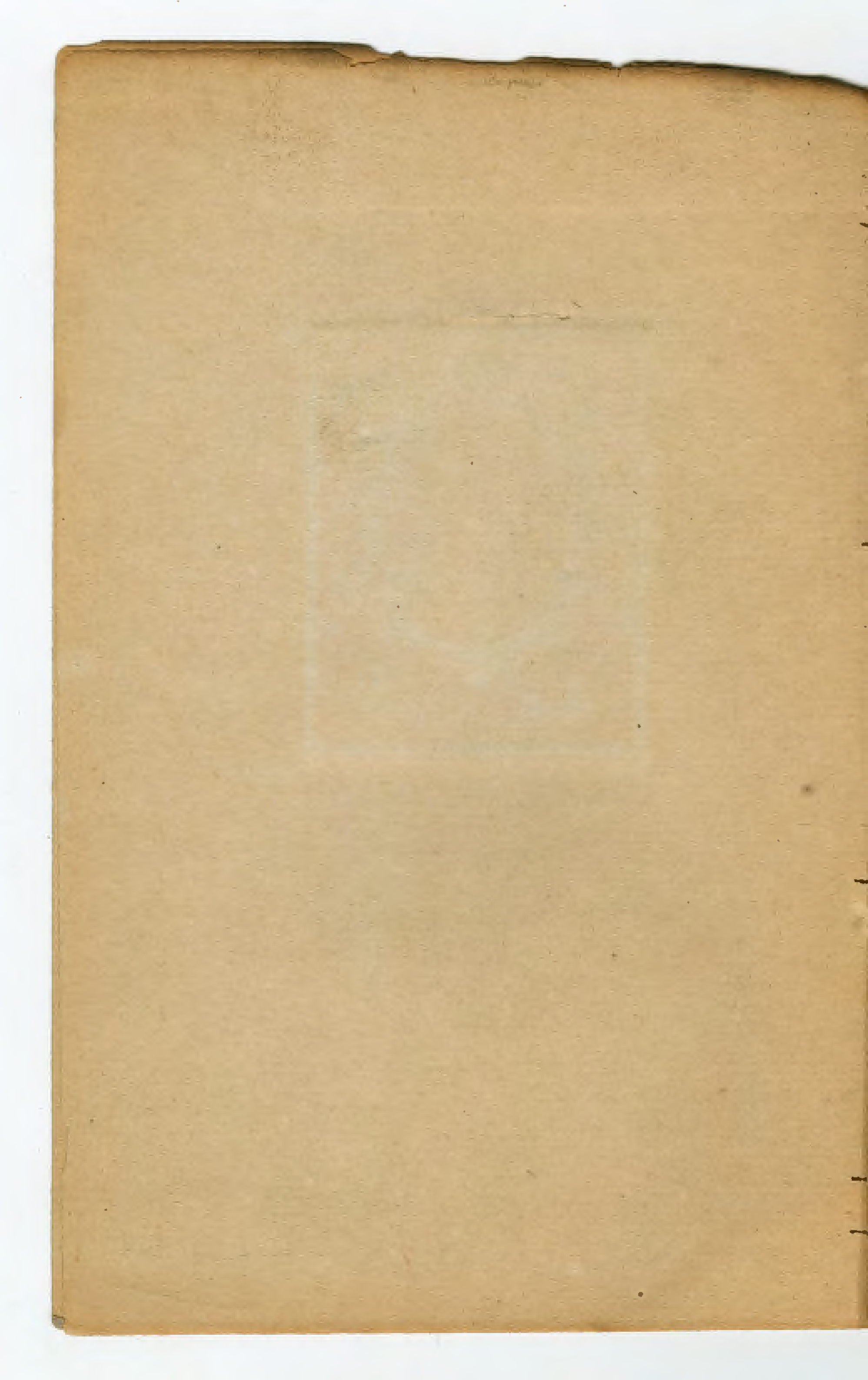
Récit de l'Expédition du peuple de Marseille à Aix pour délivrer les prisonniers de différent pays de la Provence, accusés de séditieux

## Par M. Blanc Gilly

Du 29 Juillet (1789.

1789


Vitam impendere Vero
Ex libris O. Borelli





# LE TRIOMPHE DE L'HUMANITÉ.

*Récit de l'expédition du Peuple de Marseille à Aix pour délivrer les Prisonniers de différens Pays de la Provence, accusés de séditieux.*

PAR M. BLANC GILLI.

*Du 29 Juillet 1789.*

Le spectacle que nous donna hier notre Ville, est bien propre à fixer les idées de ceux qui ne connoissent pas assez les limites de l'ordre Public. On a vu d'un

bout-à-l'autre de notre Province, de pauvres Habitans des Villages, des Laboureurs enlevés & jettés dans les prisons pour avoir fait quelques crialleries contre des vexations intolérables, & principalement contre les Accaparreurs inhumains de la Denrée la plus nécessaire à notre nourriture. On ne pourra pas dire, ce me semble, que ces clameurs soient des atteintes portées à l'ordre public, surtout lorsque depuis des siecles on se plaint tout bas à l'oreille sans obtenir satisfaction! N'est-ce pas plutôt aux coupables de vexations & d'accaparremens que l'on peut reprocher de l'avoir troublé cet ordre public? Eh bien! jusqu'à ce jour on ne l'a pas décidé de même. Notre Province, ainsi que toute la France, est remplie de personnages qui se mettent en colère contre les Pauvres qui se plaignent des injustices dont on les accable. Ces Personnages ne tremblent pas d'accuser ces Pauvres, de séditieux, de les traîner dans les prisons, de les bannir, de les condamner aux galères, & de les faire pendre enfin. Des hommes qui possédent tout en ce monde ne se gênent pas de faire périr des millions de leurs frères, par la seule raison qu'ils ont crié sous les fenêtres de

ceux qui leur arrachoient jusqu'au dernier morceau de pain. Voilà des choses dignes de notre siecle, de notre morgue, de nos prétentions & de notre philosophie !

Mais par un effet naturel de la grande révolution qui s'opere, révolution que nous pourrions appeller le grand jour de la Justice des peuples, le nôtre vient de faire un acte qui ne peut qu'honorer ses décrets. Soixante-neuf infortunés Paysans de tout âge, de tout sexe & de tous les Villages de la Province, sont arrachés des Prisons où ils gémissoient depuis plusieurs mois. Leur reconnoissance, aussi vive que l'empressement de ceux qui ont été briser leurs chaînes, a causé des sensations bien douces dans le cœur des uns & des autres, au premier moment de leur entrevue........... Quoi ! nous ne sommes point vos concitoyens. Nous ne vous appartenons point, ni par les liens du sang, ni seulement par l'amitié, puisque nous vous sommes inconnus, & vous avez conçu le projet de venir briser nos chaînes, de nous délivrer de nos souffrances, de nos perplexités, du jugement terrible que nous rédoutions, de nous rendre à nos familles éplorées, ruinées, de nous rendre à notre Patrie, à nos pauvres Chaumieres, à la liberté, le

ſeul bien qui nous reſtoit dans nos miſeres ; vous avez conçu ce projet, & vous l'avez exécuté malgré les fatigues d'une longue route, malgré la nuit, malgré l'incertitude des événemens qui pouvoient vous être funeſtes : ô généreux Citoyens de Marſeille ! quelle Ville extraordinaire eſt donc la votre qui met en fuite & fait trembl r ſes tyrans ſans les toucher ? Vivez, généreux Enfans de Marſeille, & ſoyez heureux à jamais.

Ce n'eſt pas un ſonge. Nous les avons entendus ces cris touchants, dictés par la reconnoiſſance la plus pure, mes amis & moi ; tantôt mêlés dans la foule immenſe qui venoit admirer ce ſpectacle ; tantôt nous trouvant dans cette marche unique dans ſon genre, nous les avons vu ſur leurs charriots, couverts de pouſſiere, ces pauvres payſans, ces vieillards vêtus des haillons de la miſere, élevant ſans ceſſe leurs mains vers le ciel, agitant leurs rameaux de laurier, faire retentir l'air des bénédictions qu'ils donnoient à notre Ville, Nous avons vu ces Villageoiſes ſenſibles, nous préſenter leurs petits enfans, & nous dire dans leurs paroles entrecoupées, qu'elles ne ceſſeroient jamais de leur parler

& de cette belle journée & de la reconnoissance qu'ils en doivent à la ville de Marseille. Quel triomphe pour l'humanité !...... Véritablement tout étoit pauvre dans ce triomphe, & les libérateurs (1) & ceux qu'on avoit délivrés, & jusqu'aux charriots qui les portoient ; mais dans le triomphe des Rois, y eut-il jamais rien de comparable au sentiment qui avoit produit celui dont je décris. Cent mille ames ont été témoins de ce spectacle touchant. Il n'y avoit pas dans ce nombre une seule personne qui n'eût les yeux baignés de larmes & le cœur rempli de la plus douce émotion. Ces larmes, ces applaudissemens de mains, ces cris continuels de *Vive le Peuple de Marseille*, *vive le Peuple généreux qui nous a délivrés*. Ces cris, dis-je, nous pénétroient, nous

(1) Il faut donner la gloire à qui elle est dûe. Cette expédition, aussi-tôt exécutée que conçue, est l'ouvrage de notre peuple de la classe des Journaliers. C'étoit sept heures du soir, quand il prit sa résolution. Il prit les armes à neuf heures, & partit pour Aix dans l'intervalle de dix heures à minuit. Les autres Citoyens ne connurent le projet qu'au moment du départ. Il partit cependant différens Corps entre quatre heures ; ainsi l'on peut dire que nous nous touchions tous d'Aix à Marseille, & que le sentiment étoit égal dans tous les cœurs.

otoient la parole, nous ferroient la poitrine; jamais nous n'avions éprouvé un fentiment pareil. C'eft pourtant ici l'ouvrage de nos plus pauvres Concitoyens. Quel honneur n'en reviendra-t-il pas à notre Ville ! foixante - neuf infortunés rendus à leur Patrie vont l'exalter à ne plus tarir. Marfeille va être plus que jamais la Ville de prédilection, & le moindre de fes Habitans qui paffera dans les Villages, recueillira les fruits que notre rénommée & la vertu de notre Peuple y ont femés.

Des traits auffi fublimes ne s'oublient jamais. Toute laVille, le Confeil des Trois Ordres Réunis, tous les Corps de la Milice Bourgeoife en ont témoigné la plus grande fatisfaction à notre bon Peuple. Aujourd'hui nos Echevins en grand cortege fe font mis à fa fuite pour faire la conduite d'honneur à trois ou quatre cent Jeunes Gens qui étoient venus d'Aix avec les notres pour accompagner le Triomphe des Prifoniers. C'eft un acte de reconnoiffance bien mérité.

Nous n'avons pas manqué non plus de faifir l'occafion de rendre un hommage éclatant au patriotifme infatigable de M. du Bauffet, Comte de Saint-Victor. Ce digne

Comte s'était jetté dans sa voiture à la suite de notre armée populaire, qui s'était mise en campagne sans avoir songé à se donner les deux choses les plus essentielles; savoir, des chefs & des provisions. M. du Bausset prévoyoit bien qu'aprés une route de cinq lieues faites dans la nuit, tout ce peuple auroit de l'embarras & des besoins, principalement de manger. Il a pourvu à tout; il a procuré les provisions nécessaires, & il a parfaitement réussi par sa douceur à prévenir l'infraction du bon ordre. Nous ne pouvons qu'admirer le zele de ce respectable Comte. La voix publique a demandé pour lui la Coadjutorerie de l'Evêché de notre Ville. Voilà un pasteur désigné, & c'est le cœur qui a fait le choix. C'est ainsi que dans les beaux siecles de l'Eglise, le peuple choisissait ses Evêques. Il est à croire que cet usage indispensable reviendra par les soins des Etats-Généraux : c'est l'unique moyen d'avoir de bons Evêques, & il nous sera doux d'avoir donné l'exemple les premiers.

M. Pascal, un autre de nos bons concitoyens, qui a voulu accompagner M. du Bausset, a beaucoup contribué, de son côté, à se faire rendre tous les papiers des

procédures, consistant en dix-neuf sacs très-volumineux. Certes la prévoyance de ces excellents patriotes, fait autant d'honneur à leur sagesse, qu'il en fait à notre bon peuple de s'etre conduit de maniere à ne mériter que des éloges.